

LES ROIS DE LA NUIT

TOME 6

**LA
DESCENTE**

Patrice HUETZ

Les Rois de la Nuit — La Descente

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Saint-Denis sans lui

Janvier 2015 — Saint-Denis

Cinq ans que la Tour du Levant ne connaissait plus le nom de Konaté comme commandement. Cinq ans que la cité avait ses nouveaux rois — plus jeunes, plus brutaux, moins patients. Ibra Konaté était un souvenir pour beaucoup, un exemple pour quelques-uns.

Les zones de deal avaient été redistribuées trois fois depuis l'arrestation de 2010. La première redistribution avait été violente — deux morts en 2011, un blessé grave en 2012. Puis les choses s'étaient stabilisées autour de deux groupes : les Sahraoui du bâtiment C, et les Ndiaye qui tenaient la dalle et le parking.

Ni les uns ni les autres n'avaient la structure du réseau Konaté. Pas l'organisation, pas les connexions au niveau au-dessus. C'était plus fragmenté, plus imprévisible. Les habitants de la cité disaient que c'était pire qu'avant — pas forcément plus dangereux pour eux en termes absolus, mais moins stable. On savait jamais qui commandait ni quelles étaient les règles.

Karim Ndiaye avait vingt-deux ans et tenait la dalle depuis 2013. Il avait connu Ibra de loin — trop jeune pour avoir travaillé avec lui, assez grand pour avoir entendu les légendes. Il avait l'ambition d'un

baron et la patience d'un guetteur. Ce n'était pas la bonne combinaison.

Il se comportait comme si la réputation d'Ibra était un héritage qu'il pouvait revendiquer par proximité géographique. Les vieux du quartier lui disaient qu'il se trompait. Karim n'écoutait pas les vieux.

Fatoumata Konaté avait quarante-cinq ans en janvier 2015. Elle était aide-soignante à Delafontaine depuis deux ans, depuis l'obtention de son diplôme. Elle travaillait en alternance nuit et jour — pas par choix, mais parce que les nuits payaient mieux et que les gardes de nuit laissaient les journées libres pour Yasmine.

Elle vivait dans l'appartement de la rue des Bateliers — le même depuis quinze ans. Elle avait changé les rideaux, repeint la cuisine, mis des étagères dans le couloir. Elle avait fait de l'espace autour d'une absence, de façon à ce que l'absence ne prenne pas toute la place.

Ce matin de janvier, elle préparait le petit-déjeuner pour Yasmine — quatorze ans, troisième. La radio diffusait les informations — une fusillade à Paris, quelque part dans le 1er arrondissement. Des dessinateurs. Fatoumata éteignit la radio avant que Yasmine entre dans la cuisine.

Elle versa le chocolat, posa le pain.

Yasmine dit en s'asseyant : « Pourquoi t'as éteint la radio ?

— Les nouvelles du matin c'est déprimant.

— C'est toujours déprimant ou c'est ce matin en particulier ?

— Ce matin en particulier. »

Yasmine ne posa pas d'autre question. Elle avait appris à lire sa mère.

La cité Floréal avait changé depuis 2010. Les grands travaux de rénovation urbaine avaient commencé — démolitions programmées, reconstructions en cours, familles relogées provisoirement dans des appartements de transition. Le quartier était en chantier permanent,

avec ses bruits de perceuse dès sept heures et ses camions de déblayage qui bloquaient les rues.

Les habitants commentaient les travaux avec une méfiance teintée d'espoir. La méfiance : les rénovations, c'était souvent synonyme de gentrification progressive, de montée des loyers, d'éviction. L'espoir : le quartier avait besoin d'être refait, ça tout le monde le savait, et les vieilles façades tombaient vraiment en ruine.

Fatoumata avait assisté à une réunion de concertation organisée par la mairie en novembre — une petite salle, une trentaine de résidents, un représentant de l'ANRU et un élu. Elle avait posé deux questions : sur la date de démolition de la Tour du Levant, et sur les conditions de relogement. Les réponses avaient été vagues mais réelles — la tour serait démolie dans deux ou trois ans, les familles actuellement logées seraient prioritaires dans les nouveaux immeubles.

Elle était rentrée chez elle et avait écrit à Ibra : *Le quartier change. La tour va tomber un jour. Je te raconterai.*

Yasmine avait ses lettres de son père dans une boîte en carton — quarante-trois en janvier 2015, classées par date. Elle les lisait et relisait selon ses humeurs. Les nouvelles lettres arrivaient une fois par semaine, régulièrement, en dépit de tout.

Elle avait développé une relation aux lettres de son père qui n'était pas celle d'une enfant qui reçoit des nouvelles d'un parent absent. C'était quelque chose de plus complexe — elle lisait ces lettres comme elle lirait un jour des jugements ou des pièces de procédure. Avec attention, en cherchant ce qui était dit et ce qui ne l'était pas.

Ce que son père disait dans les lettres : les cours, les livres, les événements de la détention, les nouvelles qu'il demandait sur elle et sa mère. Ce qu'il ne disait pas : les moments difficiles, les nuits longues, les conflits avec d'autres détenus, ce que la prison faisait vraiment à un homme au fil des années.

Elle l'avait compris progressivement. Elle avait compris que les lettres étaient un filtre — son père lui envoyait une version construite de lui-même, pas la version brute. Par protection. Elle ne lui en tenait pas rigueur. Mais elle savait.

Un soir de janvier, elle dit à Fatoumata : « Baba écrit pas tout dans les lettres.

— Non.

— Tu sais ce qu'il écrit pas ?

— Pas exactement. Mais je sais qu'il nous protège.

— C'est bien ou c'est pas bien ?

— Les deux. »

La visite mensuelle de janvier se tint un samedi. Fatoumata et Yasmine prirent le car de Juvisy, attendirent dans le sas, passèrent le plexiglas.

Ibra avait les yeux moins brillants qu'en 2011 mais une façon de tenir le dos qui était plus stable. La prison forgeait les gens différemment — certains se voûtaient, d'autres développaient une droiture qui n'était pas de la raideur mais de l'ancrage.

Il dit à Yasmine : « T'as grandi encore.

— J'ai arrêté.

— T'as encore quelques centimètres. »

Elle dit : « T'as tort. »

Il dit : « On verra en juin. »

C'était le même pari depuis deux ans — Ibra disait qu'elle grandirait encore, Yasmine disait qu'elle avait atteint sa taille finale. En juin, on vérifiait. Il avait toujours tort — elle n'avait pas bougé depuis ses treize ans.

Ils parlèrent de ses cours, du brevet en juin, d'un livre qu'Ibra lui avait recommandé — *Les Misérables* qu'elle avait commencé et trouvé trop long. Il dit : « Trop long comment ?

— Trop de descriptions.

— C'est ce que tu penseras de tous les grands romanciers. Et t'as tort pour chacun d'eux. »

Elle rit. Fatoumata sourit. C'était une conversation ordinaire dans un parloir de prison — ce qui était extraordinaire, c'était que ça ressemblait à une conversation ordinaire.

Sur le chemin du retour, dans le car de Juvisy, Yasmine dit à Fatoumata : « Ça fait combien de fois qu'on vient ici ?

— Depuis 2010. En comptant les visites avec ta grand-mère.

— C'est beaucoup.

— Oui.

— Et ça sera encore combien de fois avant qu'il sorte ?

— Dans les conditions actuelles, six ou sept ans.

— C'est long.

— Oui. »

Yasmine regarda par la fenêtre du car. La banlieue sud défilait — zones commerciales, bretelles d'autoroute, lotissements.

Elle dit : « Il va sortir comment ? T'y penses ?

— Tous les jours.

— Et ?

— Je pense qu'il sortira différent de comment il est entré. Et qu'on sera différentes aussi.

— C'est un problème ?

— Non. C'est juste la vérité. »

Yasmine hocha la tête. Elle regarda le paysage encore un moment. Puis elle sortit un livre de son sac — un roman policier qu'elle lisait pour se détendre. Elle lut jusqu'à Paris.

Saint-Denis sans Ibra Konaté continuait à exister. La cité se recomposait autour de son absence. Et Fatoumata et Yasmine traversaient les semaines, les mois, les années — une visite à la fois.

À Fleury-Mérogis, ce même samedi soir après la visite, Ibra regagna la cellule 416. Bernard dormait déjà — il s'endormait tôt depuis que sa blessure à l'épaule le réveillait trop tôt le matin.

Ibra s'assit à la table. Il sortit une feuille.

Il nota : *15 janvier 2015. Yasmine dit qu'elle a atteint sa taille finale. Elle a tort — elle grandit encore, différemment. Elle grandit dans le sens de la pensée. Ce soir elle m'a demandé si j'allais sortir différent. J'ai dit que oui. Elle n'a pas demandé si c'était bien ou mal. C'est la bonne question — ni bien ni mal, juste différent.*

Il replia la feuille. Il la mit dans le cahier où il commençait à accumuler des notes pour lui-même — pas encore le Cahier du Dehors, juste un cahier de réflexions sans titre.

Dans la cité, Karim Ndiaye tenait la dalle. Dans le quartier, les travaux de rénovation avançaient. À l'appartement de la rue des Bateliers, Fatoumata préparait le dîner.

Ibra pensait à tout ça depuis sa cellule — le monde dehors qui existait sans lui, qui se recomposait sans lui, qui continuerait à s'organiser jusqu'à ce qu'il en fasse à nouveau partie.

Il avait appris à tenir ça à distance raisonnable — ni trop loin pour perdre le sens de ce qu'il avait dehors, ni trop proche pour être consumé par l'impossibilité d'agir dessus.

La distance raisonnable. C'était peut-être ça, la sagesse de la détention.

Le lendemain, dimanche, Karim Ndiaye était sur la dalle. Il faisait froid — un froid sec de janvier qui rendait les échanges brefs et les guetteurs impatients. Il avait deux jeunes avec lui, l'un de seize ans l'autre de dix-sept.

Il les regardait et il pensait à ce qu'Ibra avait dit — c'est la rumeur du quartier, une phrase qu'un vieux avait transmise : *Mets jamais un gamin de moins de vingt ans sur un point de vente. Parce que lui il a peur de rien, et la peur de rien c'est l'accident assuré.*

Karim avait mis deux gamins de seize ans. Parce qu'il ne pouvait pas payer des hommes de vingt-cinq ans avec ce qu'il avait.

Il savait qu'Ibra n'aurait pas fait ça.

Il savait qu'il n'était pas Ibra.

Il continua quand même.

Dans la cité Floréal, en janvier 2015, le monde tournait sans Ibra Konaté. Le monde ne s'en portait pas mieux ni moins bien — il tournait autrement, avec d'autres gens, d'autres règles, d'autres conséquences à venir.

C'était le monde de Saint-Denis sans lui.

C'était le monde que Fatoumata et Yasmine habitaient tous les jours, en attendant qu'il revienne y habiter lui aussi.

Aminata vint rendre visite le dimanche soir — une habitude depuis que leur amitié s'était renforcée après l'arrestation. Aminata apportait toujours quelque chose : un gâteau, un plat cuisiné, des nouvelles du quartier. Ce soir-là, elle apportait des beignets.

Yasmine était dans sa chambre à faire ses devoirs. Aminata et Fatoumata s'assirent dans le salon avec du thé.

Aminata dit : « T'as eu des nouvelles ce week-end ?

— On est allées le voir hier. »

Aminata ne posa pas de questions sur la visite — elle savait que Fatoumata dirait ce qu'elle voulait dire. Elle attendit.

Fatoumata dit : « Il va bien. Il lit beaucoup. Il étudie le droit.

— En prison.

— En prison. »

Aminata dit : « C'est pas commun.

— Non. Mais c'est lui. »

Elles burent leur thé. Le bruit de la rue de Bateliers entrainait par la fenêtre — des voix d'enfants, un scooter qui passait.

Aminata dit : « Et toi ?

— Moi je tiens. »

C'était la réponse qu'elle donnait toujours. Aminata la connaissait par cœur. Elle savait que *je tiens* voulait dire à la fois *ça va* et *c'est difficile* et *je n'ai pas le choix* — les trois en même temps, sans pouvoir les démêler.